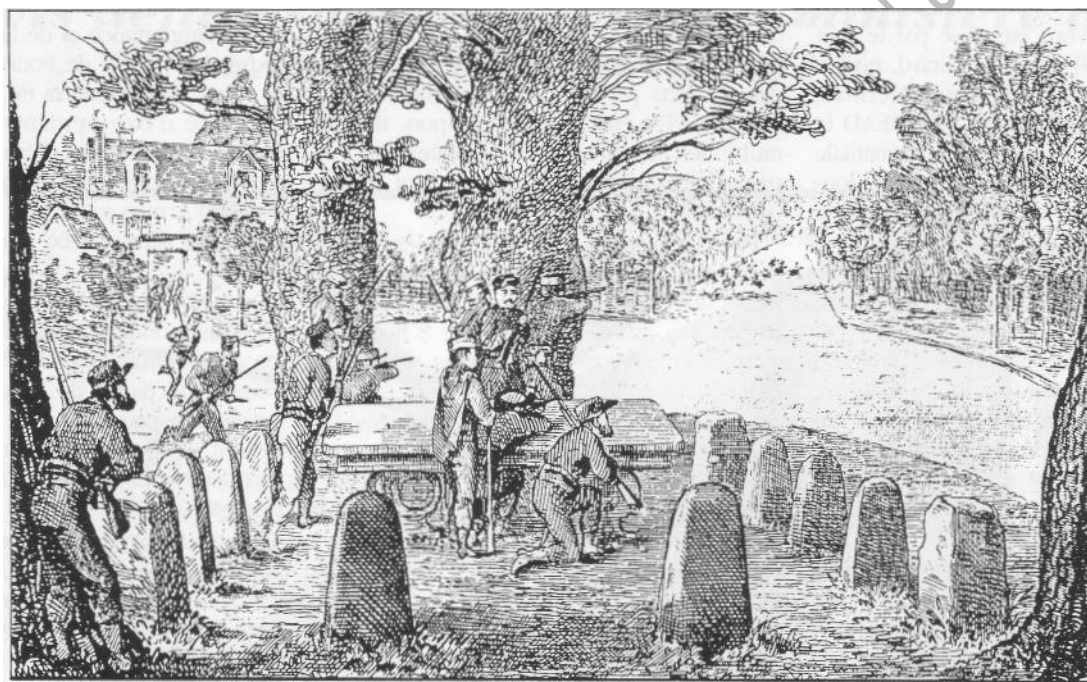


Francs tireurs en 1870

HISTOIRE

Une compagnie de Francs Tireurs en forêt de Fontainebleau pendant la guerre de 1870



Impr. Durand succ^r de Machu à Melun

ESCARMOUCHE A LA TABLE DU ROI

UN DOSSIER REALISE PAR HENRI FROMENT

"L'année terrible" La guerre de 70, une guerre folle, une aventure désolante lancée en juillet 1870 et qui, dès le début d'août, voit se succéder les catastrophes Frœschwiller, Forbach, Rezonville, Saint-Privat, Sedan livrée le 2 septembre avec plus de 100.000 hommes, l'Empereur prisonnier et déchu, 170.000 hommes pris au piège à Metz...

En trois mois, toutes les forces organisées françaises sont hors de combat.

Paris est assiégé, l'ennemi déferle. Mais la jeune République relève le flambeau Gambetta organise la résistance, crée des armées qui passent aussitôt à la contre-attaque. Armées magnifiques, formées de bric et de broc : épaves de l'ancienne armée régulière, recrues, "mobiles", gardes nationaux, volontaires étrangers, et puis, partout présents, attaquant les convois, coupant les routes, surgis comme des diables évanouis comme

une fumée, cauchemar permanent de l'ennemi, sûrs d'être fusillés s'ils étaient pris, fils des guérilleros, ancêtres des maquisards, ces soldats de l'ombre : les francs tireurs.

Les "Compagnies franches"

Mais ces francs-tireurs ne sont pas des éléments épars agissant au hasard des rencontres. Bien au contraire, les compagnies dignes de ce nom sont parfaitement structurées. Prévues dès 1868, elles font l'objet d'un statut précis, rappelé et mis au point par Gambetta. Bien que ne faisant pas partie d'une unité régulière, les francs-tireurs sont formés en compagnie et peuvent être rangés parmi les combattants sous condition de se présenter en formation militaire avec un chef responsable, avoir au moins un signe distinctif de reconnaissance, porter les armes ouvertement et se conformer aux lois de la guerre.

Cette qualité de combattant ne sera pas, on le sait, reconnue par l'ennemi. Bismarck les traitait en vulgaires assassins et les faisait pendre ou fusiller, même sur simple soupçon ainsi le pauvre garde forestier Chauveau, saisi et fusillé au Bois Coulant par les Prussiens rendus furieux par l'attaque d'un de leurs convois près de la butte Saint-Louis, parce que le malheureux, nullement franc-tireur, fut trouvé porteur d'une cartouche selon les uns, de quelques capsules et amorces selon les autres. Leur mission est bien déterminée : combattre isolément ou par petits groupes sur les flancs et les arrières de l'ennemi, l'inquiéter sans cesse, créer chez lui une véritable psychose. Et c'est bien ce qu'ils faisaient ! Un de nos auteurs écrit à propos de ceux de Fontainebleau : `On les voyait partout où ils n'étaient pas attendus... On ne pouvait jamais savoir d'où ils sortaient. Les Allemands restaient sur le qui-vive perpétuel".

En forêt, ils eurent à leur actif de nombreux coups de main. On les voit souvent animés d'une incroyable audace, tels ces francs-tireurs qui viennent arrêter deux cantiniers prussiens en plein marché de Melun et les emmènent en forêt, et rééditent l'affaire quelques jours plus tard, toujours en plein marché, arrêtant cantiniers, soldats d'escorte et chariot rempli de vivres pour emmener le tout à leur poste de forêt !

Les francs-tireurs et la forêt

Les textes concernant les francs-tireurs en Seine-et-Marne et dans la région sont nombreux, la plupart émanant de témoins directs ou de francs-tireurs eux-mêmes.

La forêt de Fontainebleau était un lieu d'élection pour les partisans : proche de Paris, coupée de routes importantes, lieu de passage obligé pour les armées allemandes allant vers Paris ou vers la Loire, elle offrait des quantités d'abris sûrs et des possibilités de ravitaillement auprès des villes et villages d'alentour.

Aussi fut-elle basé d'opérations pour de nombreuses unités de francs-tireurs. Il en vint de Paris, de l'Yonne, de la région même, mais celle dont l'action nous paraît la plus importante est la 2ème Légion des Volontaires de la Nièvre, que nous suivrons. Il faut y ajouter, malheureusement, quelques "éléments incontrôlés" à la vocation patriotique douteuse, plus soucieux de rapines que d'actions contre l'ennemi, qui firent grand mal à la réputation des vraies compagnies franches.

La ville de Fontainebleau avait recruté ses propres francs-tireurs. Dès le 12 août 1870, le maire Guérin appelait à la formation d'un "corps de francs-tireurs ou volontaires" avec promesse de solde et d'équipement comme dans l'armée régulière. Il faisait ainsi écho aux directives ministérielles à propos des volontaires "qui consentiraient à faire contre les chasseurs prussiens le service de franc-tireur".

Les francs-tireurs de la Nièvre

Voilà donc notre forêt hantée par divers groupes de francs-tireurs plus ou moins organisés. Nous ne ferons

ASSOCIATION DES AMIS DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

revivre ici que la 2ème Légion (ou Compagnie) des Volontaires de la Nièvre, commandée par M. de Mondésir, dont nous connaissons bien l'action grâce aux Mémoires de l'un d'entre eux, M. Etienne FORT "Un Gadz'Arts franc-tireur. Scènes vécues de la campagne 70-71" (Les Gadz'Arts, contraction de "Gars des Arts" et non de "Quatre-z-Arts" sont les élèves des Écoles Nationales d'Arts et Métiers).

Etienne Fort s'engagea le 7 octobre 1870 dans cette compagnie en formation à Nevers sous les ordres de M. Georges de Mondésir, industriel à Buges près de -Montargis, qui avait fait la guerre du Mexique sous Bazaine. Il en était revenu avec le ruban rouge et une grande expérience de la guérilla. C'était un excellent organisateur et un chef-né. "Telle était son emprise sur sa compagnie, écrit notre auteur, que pendant toutes nos opérations, qui eurent pour théâtre la forêt de Fontainebleau... il n'est parvenu à ma connaissance aucun acte d'indiscipline ni le récit d'aucune mauvaise action isolée ou collective pouvant être imputée à nos compagnons d'armes". Paul DOMET, historien de la forêt, n'est pas tendre envers les francs-tireurs, il reconnaît pourtant que les hommes de M. de Mondésir étaient "moins indisciplinés, moins mal organisés, moins incapables de faire quelque chose de sérieux que les premiers" (c'est-à-dire les francs-tireurs de Paris, en forêt depuis le 12 septembre). On goûtera le jugement en forme négative de M. Domet, qui se montre beaucoup plus raide encore envers les autres partisans, "des francs-tireurs amateurs", qu'il traite de véritables brigands.

Installation en forêt

La compagnie de M. de Mondésir reçoit pour mission de "gagner le plus tôt possible la forêt de Fontainebleau, la purger au besoin des patrouilles qui réquisitionnent dans les villages et les villes avoisinants, surveiller attentivement les routes principales la traversant et ne la quitter que lors qu'il sera devenu impossible d'y rester», mission qui fut parfaitement accomplie et au delà. La compagnie quitte Nevers de nuit le 9 octobre, par le train, avec 150 hommes et 3 voitures contenant munitions, pharmacie et vivres de réserve. On débarque à Montargis et l'on prend la route à pied dans les marges de la Nationale 7, par Souppes qu'on évitera, pour coucher sous les pins à quelque distance de la Chapelle-la-Reine (Il faut se souvenir que les troupes allemandes sillonnent sans cesse les grands axes et qu'il n'est pas question de se trouver nez à nez avec elles !).

Le lendemain matin, c'est Meun puis Achères, et la forêt. Par les sentiers, on gagne la croix du Grand Veneur, et peu après la compagnie s'installe au rocher Saint-Germain.

La position est bien choisie. Facile à défendre, elle domine la vallée de la Solle, le champ de courses et une longue partie de la route de Melun, très fréquentée par l'ennemi. De l'autre côté, la forêt permet une dispersion rapide en cas d'attaque.

Chacun se trouve un abri. Etienne Fort ne quitte pas son commandant dont il est le secrétaire et l'homme de confiance. Tous deux se logent dans un couloir étroit tapissé de fin sable blanc entre deux roches surplombantes.

Le plan de campagne est établi. Chaque section aura son secteur bien délimité. S'il y a dispersion, rappel par divers coups de pistolet selon convention, et déconcentration en divers points connus des chefs de section. Les consignes sont strictes : ne se rendre isolément et en armes ni dans les villes ni dans les villages, se montrer le plus possible dans la forêt et en plusieurs endroits à la fois pour donner l'impression d'une force importante; rester à l'abri de toute indiscretion ou espionnage possible. "On doit, dit notre auteur, ignorer ce que nous sommes et où nous sommes". Ainsi sont réunies les meilleures chances de remplir la mission : inquiéter et harceler l'ennemi. Et cela ne tardera pas !

Bien entendu, il faut vivre. M. de Mondésir, régulièrement commissionne par le ministre de la Guerre, a le droit de réquisition dans les villes et les villages. Fontainebleau sera donc mis à contribution, non sans "mouvements divers" de la part du Conseil municipal qui, il faut le dire à sa décharge, doit aussi faire face aux continuelles

exigences de l'occupant. Là encore, un système est mis en place : entente préalable avec les autorités, puis enlèvement par les fourriers.

On prend aussi contact avec les bûcherons, les gardes encore en place et les divers hôtes habituels de la forêt, braconniers et tâcherons. Et tout cela en fort peu d'heures ! On sent là l'autorité agissante d'un chef digne de ce nom. C'est que le temps presse : les troupes allemandes montent vers Paris, les patrouilles prussiennes font des razzias dans les villages et les fermes isolées. Dès l'arrivée, nos francs tireurs font le coup de feu contre les patrouilles, et deux jours après c'est l'affaire de la Table du Roi.

L'escarmouche de la Table du Roi

Le 13 octobre, la compagnie part en reconnaissance sur la route de Melun. Vers 16 h. 30, à hauteur de la Table du Roi, une colonne de cavaliers ennemis est signalée. A l'époque, la Table est masquée de la route par de gros arbres et il existe une palissade formant clôture de chasse : site parfait pour une embuscade, aussitôt mise en place.

Les éclaireurs prussiens paraissent inquiets et semblent prêts à tourner bride lorsque la fusillade éclate.

A la première décharge, un homme et un cheval tombent, deux sont démontés et se réfugient dans la forêt, les autres repartent vers Melun, poursuivis quelque temps par le feu des volontaires. Le bilan sera lourd pour les cavaliers ennemis : sur sept qui ont pu regagner Melun, deux meurent en arrivant et trois sont mortellement blessés. Il s'agissait, dit un auteur melunais, de dragons wurtembergeois. "Aucun franc-tireur, écrit-il, n'a été touché, un cheval criblé de balles est resté sur le théâtre de l'action". (JULLIOT, les Prussiens à Melun 1870-71/.

Selon notre Melunais, cette affaire paniqua complètement la garnison occupante, qui crut à l'arrivée de troupes régulières françaises et quitta la ville avec armes, bagages et blessés... oubliant dans sa précipitation un factionnaire qui fut fait prisonnier ! L'affaire ne paraît pas avoir provoqué de représailles immédiates).

Trois jours après, grande virée aux abords de Melun, rude contact avec trente cavaliers prussiens, tandis qu'un autre groupe capture quatre Bavaois surpris dans une ferme, et les hommes passent la nuit à Bois-le-Roi où notre auteur put dîner et coucher chez le maire ! C'était risqué, mais cette période est pleine de faits de ce genre, où Français et Allemands sont en perpétuel chassé-croisé, les uns arrivant sur les talons des autres, où telle ville peut être occupée le matin par les uns et le soir par les autres sans qu'il y ait eu bataille, et où des missions sont accomplies jusque sous le nez des occupants.

Changement de camp

L'affaire de Cély-en-Bière. Le 17 octobre, la compagnie déménage et prend position aux gorges et aux buttes de Franchard, d'où l'on commande la route d'Étampes.

Le 19 octobre, c'est l'affaire de Cély : un habitant du village vient prévenir les francs tireurs que huit cavaliers bavaois sont venus réquisitionner du fourrage et passent la nuit dans une écurie.

Le commandant partit aussitôt avec 30 hommes. Etienne Fort expose longuement les péripéties de cette affaire, qui se révéla plus difficile qu'on ne le pensait malgré l'effet de surprise. L'officier bavaois, quoique gravement blessé en pleine poitrine, continua à se défendre et à pousser ses hommes avec un courage qui fit l'admiration des nôtres. Ce valeureux officier mourut peu après. Il y eut deux autres morts ; les six survivants se rendirent. Il serait trop long de rapporter le détail de ce véritable siège.

Cette action sur Cély fit grand bruit. Selon notre historien melunais déjà cité, il y eut cette fois des représailles. Une meule de blé fut incendiée ainsi qu'une partie de la ferme du château de Cély ; 40 habitants furent pris en otages et le village fut imposé de trente mille francs.

Changement de camp

Cependant l'ennemi accentuait sa pression, marchant sur Paris assiégé ou contre l'armée de la Loire qui lui donnait du fil à retordre. Nos partisans étaient partout à l'ouvrage, changeant sans cesse de camp, tantôt au rocher Canon, tantôt au rocher d'Avon, tantôt aux gorges d'Apremont ou aux abords de Bourron. Parmi les actions engagées, il faut signaler une très grosse affaire : l'attaque d'un important convoi d'artillerie quittant Melun avec une douzaine de batteries et de nombreux caissons et voitures, flanqués de deux compagnies de tirailleurs, soit 3 à 4.000 hommes formant une colonne de 2.500 mètres de long, marchant vers Fontainebleau puis Orléans par l'Obélisque.

L'attaque du convoi

L'occasion était belle pour nos francs tireurs de tenter de désorganiser et de paralyser ce convoi. La compagnie prit position au bas du rocher Saint-Germain, échelonné par groupes de 20 hommes qui devaient attaquer sur 6 ou 7 points différents au signal par coup de feu du commandant, tandis qu'un groupe retarderait les fusiliers d'escorte, le repli général étant prévu au mont Saint-Germain. On avait même pris des dispositions pour harceler ce convoi une seconde fois à la sortie de Fontainebleau sur la route d'Orléans, avant Ury. Je ne sais ce qu'il en fut.

L'ennemi était en vue ; on le vit faire halte pour fouiller les abords, puis reprendre la route avec de fréquentes incursions sur les bas-côtés ; enfin rassurées, les patrouilles finirent par ne plus quitter la route, et c'est alors que l'attaque se déclencha. L'effet de surprise était total et ce fut rapidement la plus désastreuse pagaille chez l'ennemi, qui cependant se ressaisit vite et poursuivit les francs-tireurs dans le bois. C'était alors la chasse à l'homme, d'arbre en arbre, pendant plus d'une heure, jusqu'au repli des volontaires sur les hauteurs.

L'affaire ne leur avait coûté que trois blessés. Par contre, la colonne ennemie comptait de nombreuses pertes en hommes ; la route était obstruée de chevaux morts ou blessés, de caissons et pièces renversés en rupture d'attelage ou d'essieu, en complet désordre enfin. Le but était atteint ! Le convoi mutilé n'arriva à Fontainebleau qu'avec une grande journée de retard.

Cet accrochage eut de grandes répercussions ; on pense qu'il facilita notre victoire à Coulmiers en empêchant ce soutien d'artillerie ennemie d'arriver à temps.

La vie au camp

La vie était bien difficile pour nos volontaires campés en pleine forêt aux approches déjà froides d'un hiver qui devait être fort rigoureux, dans des conditions très précaires, avec un ravitaillement souvent retardé ou supprimé, vivant sur un perpétuel qui-vive et devant se tenir toujours prêts à partir en expédition, ce qui était quasi-quotidien.

Notre auteur écrit : "Quand il a été donné à tout le monde de dormir tranquillement... chacun sort, qui de dessous sa tente, qui de dessous un rocher, un arbre touffu ; on se tend les membres, on se promène à grands pas pour se réchauffer, pour se dégourdir, et finalement on se livre à la chasse au bois mort ; en quelques instants, un feu brillant est improvisé sur les cendres de la veille..."

Les repas sont hasardeux. Dans le meilleur des cas, le ravitaillement parvient entre 11 heures et 13 heures.

"Le soir, écrit-il, quand j'ai pu me procurer quelque viande, je fais le pot-au-feu. Je me suis acquis dans ces fonctions une réputation colossale !".

Il lui arrive, une nuit de garde, de croire entendre un bruit de cavalier et de tirer, faute de réponse ou pour s'apercevoir qu'il avait touché un cerf en plein front ! Bonne aubaine pour quelques jours, car le ravitaillement

devenait de plus en plus compliqué. Il s'aventure à Fontainebleau comme espion ou chargé de mission, "déguisé en tout ce qu'il a de plus voyou !".

La correspondance est difficile et soumise à des voies de hasard ou à des réseaux détournés. Notre jeune volontaire arrive cependant à écrire à sa famille : "Tâches sans trop te gêner, écrit-il à son père, de m'envoyer quelque petit argent destiné à soulager un peu ma misère, car, je te l'avoue, nous sommes malheureux. Ce campement en pleine forêt n'est pas agréable à qui n'en a pas l'habitude, mais je souffrirai tout et jusqu'au bout, qui est prochain. j'espère... Les chemises de flanelle sont horriblement chères à Fontainebleau ; une mauvaise m'a été faite 22 francs, je m'en passe à ce prix... si ma petite mère peut aviser, je la remercierai sincèrement,"

Mais il faut sans cesse ouvrir l'œil, relever les postes, nettoyer les armes, pousser des reconnaissances, recueillir des renseignements, procéder aux réquisitions, arrêter les ravitailleurs ayant fait marché avec les autorités allemandes, tels ces coquetiers qui menaient deux voitures chargées de volailles : ils obtinrent d'aller plaider leur cause à Fontainebleau et en ramenèrent, Dieu sait comment, l'autorisation de passer, mais l'un d'eux fut tué au retour de la ville pour n'avoir pas répondu aux trois sommations; affaire qui eut quelques suites, on s'en doute.

L'attaque des postes prussiens établis aux entrées de la ville faisait l'objet d'une tactique particulière. A la nuit tombée, à 6 ou 8 hommes, on approche du poste jusqu'à apercevoir la sentinelle. Chaque homme frotte alors le guidon de son fusil avec une allumette mouillée : un truc enseigné par les braves. Le point phosphorescent obtenu permet de viser. On ouvre le feu, le poste alerté sort en armes, on tire dans le tas, l'ennemi riposte à l'aveuglette, le clairon sonne au renfort, mais les francs-tireurs sont déjà loin, n'hésitant pas, la même nuit, à rééditer le coup contre un autre poste

La fin du maquis

Cependant la situation se dégradait La capitulation de Metz, fin octobre, ramenait sur Paris et Orléans une masse de troupes ennemies. Les vagues se succédaient, les réquisitions allemandes atteignaient des chiffres énormes, les représailles et prises d'otages sévissaient. La présence des francs tireurs amenait la peur de ces représailles et nos volontaires n'étaient pas bien accueillis partout.

La ville de Fontainebleau renâclait à subvenir aux besoins des combattants de la forêt. Un moment vint où, la ville n'étant pas occupée, le commandant de Mondésir fut invité à se rendre à une réunion du Conseil municipal. Les vivres n'étant plus distribués, il supposait bien que la réunion serait houleuse... et elle le fut ! Dès l'abord, un conseiller déclara que, les francs-tireurs n'étant pas en mesure de préserver la ville de l'occupation, ils étaient plus dangereux qu'utiles et qu'on demandait qu'ils fussent éloignés. Le débat s'échauffa et, malgré les instances du maire qui soutenait le commandant, il fut décidé que non seulement on ne lui fournirait plus de vivres, mais encore qu'on défendait de lui en vendre... Cela finit par un véritable tollé contre le maire et le commandant qui se vit sur le point d'être agressé. Il dut ramener le calme en menaçant de faire intervenir l'escorte qui l'attendait à l'extérieur (un beau coup de bluff, car ladite escorte ne se composait que d'un seul homme !).

Dès lors, il fallut aviser. Le commandant répugnait à obtenir par la force un ravitaillement qu'on lui refusait de plein gré. On trouvait heureusement du secours dans les villages, auprès des bûcherons et des braconniers, mais de façon incertaine et insuffisante, ces braves auxiliaires étant eux-mêmes fort démunis. D'autre part, la vie devenait intenable, l'ennemi battait toutes les routes, les francs-tireurs ne pouvaient plus aborder Fontainebleau et l'on en était à changer de camp chaque jour. Les francs tireurs parisiens, leurs voisins, étaient déjà partis pour la forêt d'Orléans.

Il fut donc décidé de quitter la forêt, après consultation démocratique des hommes de la compagnie et sous la condition d'être versés dans une unité régulière, la vie de partisan devenant impossible. Cela était d'ailleurs conforme au décret de Gambetta daté du 4 novembre.

La mission était remplie : les francs-tireurs avaient tenu jusqu'aux limites du possible et ils avaient sans cesse inquiété

l'ennemi. La compagnie partit en novembre, ravitaillée au passage par les braves gens de Recloses. Ce fut très dur, le froid était vif, la pluie, la neige et le brouillard se succédaient et il fallait gagner Montargis par des itinéraires écartés des routes où la circulation ennemie était intense. Enfin, après mille péripéties, la compagnie arriva à Nevers. Elle cessa bientôt ses opérations isolées de harcèlement pour être intégrée aux Éclaireurs du 18^{ème} Corps d'Armée, qui participèrent aux actions en Morvan-Bourgogne et à l'armée de l'Est.

Nos partisans étaient pourtant revenus une fois en forêt : leur mission était d'y cacher des vivres en vue d'un projet de pointe sur Paris, mais l'entreprise ne put aboutir, bloquée par l'attaque de Montargis par les Prussiens.

Une pénible affaire

C'est peu avant le départ de la forêt que se place un triste épisode de cette guerre l'arrestation et l'exécution d'un espion.

Cet homme, qui avait réussi à se faire engager dans la compagnie, fut dénoncé dans une lettre adressée à M. de Mondésir par un officier allemand (mais non prussien, précisait-il) se disant écœuré des propositions que lui avait faites ce traître contre une somme d'argent, dans le but de faire tomber la compagnie dans une embuscade.

Venant d'un officier allemand, l'affaire était plus que douteuse et pouvait cacher un piège. Le commandant fit son enquête c'était malheureusement vrai. L'homme, confondu, avoua tout et s'effondra en demandant grâce. Condamné à l'unanimité par un conseil de guerre réuni sur l'heure, il fut conduit bâillonné à l'une des entrées de Fontainebleau, à 150 mètres d'un poste allemand, attaché à un arbre avec la pancarte "fusillé comme traître" sur la poitrine, et fusillé pratiquement sous les yeux de l'ennemi.

Un bilan ?

Il est difficile de chiffrer les résultats de l'action des francs-tireurs. Bien des actions isolées restèrent ignorées, et les partisans, une fois l'action terminée, étaient plus pressés de regagner leurs abris que d'aller compter les morts.

D'autre part, on prêta souvent aux partisans des actions dont ils n'étaient nullement responsables. Ainsi l'attaque d'un poste de 50 uhlands à l'auberge de Saint-Pierre-lès-Nemours, face à la gare, fut menée avec succès par une unité régulière de l'armée et non par les francs-tireurs. L'aubergiste lui-même s'y trompa, qui cria par la fenêtre "Monsieur de Mondésir, ne tirez pas, je suis Fleurant, laissez-moi sauver ma famille !". Les Prussiens ne voulurent jamais croire qu'il ne s'agissait pas de francs-tireurs, et en tirèrent argument pour exercer les représailles que l'on connaît : prise d'otages, feu à l'auberge, incendie de toutes les maisons de ce quartier.

Bon nombre d'exactions furent imputées aux partisans alors qu'elles étaient le fait de bandes de traînards pillant de droite et de gauche sous prétexte de réquisitions. Cela explique souvent l'animosité rencontrée par les francs-tireurs et les jugements parfois très sévères portés sur eux : Zola, par exemple, dans "la Débâcle", les présente comme franchement détestables. Ainsi les bons paient-ils pour les mauvais ! Et puis, comment ne pas redouter, dans les populations, les représailles qui suivaient fréquemment les coups de main des compagnies franches ?

Dans ces conditions, peut-on dresser un bilan de l'activité des partisans ? Notre volontaire Étienne Fort s'y essaie pour sa compagnie, grâce aux notes et témoignages conservés. Il estima à 147 les tués, blessés ou prisonniers du fait de sa troupe, avec occupation de Fontainebleau retardée d'un mois, opérations multiples de harcèlement et démantèlement, coupure des voies de ravitaillement, etc. La création d'un climat permanent d'insécurité chez l'ennemi compte autant que les résultats purement militaires.

Le Conseil municipal de Fontainebleau, on l'a vu, n'était pas dans son ensemble favorable aux francs-

tireurs, "dont les services, lit-on dans les délibérations du 4 octobre 1871, ont été diversement appréciées..." L'heure venue, le Conseil fit ses comptes et calculs au centime près ce que lui avaient coûté les réquisitions des francs tireurs : 21.070 francs et 47 centimes, soit 376 francs par jour en 56 jours de présence...

Paul Domet, on l'a vu aussi, est sans indulgence pour les francs-tireurs de la forêt. Dans son Histoire de la Forêt parue en 1873, il conteste l'importance des résultats et déclare qu'après enquête minutieuse, il n'a pu "arriver à constater la mort en forêt que d'une douzaine d'Allemands tout au plus". Toutefois, il reconnaît que la présence des partisans inquiéta l'ennemi, "amené à faire des battues gigantesques pour s'en débarrasser". - "Il était à craindre, écrit-il encore, que notre cité ne fût déclarée responsable. Heureusement, elle en fut quitte pour des menaces. Deux conseillers municipaux durent pourtant, pendant quelques jours, monter sur le devant de la voiture qui faisait le service de la poste entre Fontainebleau et Melun et qui avait été attaquée à la Butte Saint-Louis..."

Domet a aussi sur le cœur les 21.000 francs que les francs-tireurs ont fait dépenser à la ville et, en bon forestier, il condamne le braconnage auquel ils se livrèrent parfois par nécessité - bien moins toutefois que les bracos et les populations riveraines profitant de l'absence de beaucoup de gardes; et ne parlons pas des parties de chasse des officiers occupants !

Notons qu'il y eut deux principales affaires près de la butte Saint-Louis V attaque fin septembre ou début octobre 1870, après laquelle le malheureux garde Chauveau fut fusillé, et celle du 15 janvier 1871 où, à la suite des coups de feu tirés sur la voiture postale, l'ennemi incendia les maisons forestières de la Table du Roi et de la Croix de Vitry. Mais ces deux faits ne sont pas à l'actif des francs-tireurs de M. de Mondésir : à la première affaire, ils n'étaient pas encore arrivés en forêt, à la seconde, ils en étaient partis depuis longtemps.

Nous n'avons pu cerner en entier cette question très touffue des francs-tireurs en notre forêt ; et même, bien qu'ayant surtout attaché nos pas à la compagnie de M. de Mondésir, nous avons dû nous limiter à quelques faits seulement de l'histoire de cette compagnie.

L'essentiel de cet article est tiré de l'excellent livre de M. Etienne Fort, livre nourri à la fois par ses notes quotidiennes et par les lettres qu'il put adresser assez fréquemment à sa famille, lettres dans lesquelles il contait dans le détail ses aventures encore toutes chaudes, et qu'il retrouva toutes à son retour au foyer.

On sait que les avis furent fort partagés sur l'action des partisans dans cette guerre de 70-71. Il est vrai qu'ils furent plutôt dérangeants pour certains ! Mais je crois que nous pouvons saluer la mémoire des hommes de la compagnie Mondésir qui nous ont montré, par la voix des leurs, leur courage, leur audace, leur acceptation d'une vie difficile et pleine de risques, et leur contribution efficace à la défense de notre sol.

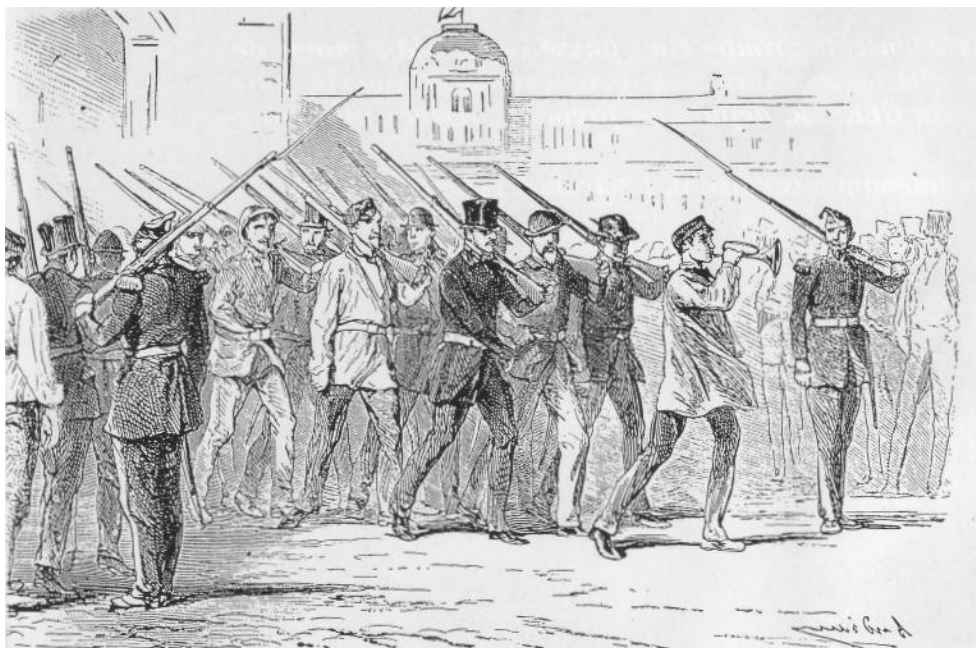
Henri FROMENT



Georges de MON DÉSI R

Commandant la 2^e Légion des Volontaires
de la Nièvre

Portrait de M. de Mondésir. Tiré de l'ouvrage d'Etienne Fort cité.



Bibliographie

Paris. Les Francs-Tireurs. "Illustration", 17 septembre 1970.

Illustration

Escarmouche à la Table du Roi. Tiré des notes de Julliot, "les Prussiens à Melun, 7071". Cité plus haut.

• "Un GadzArts Franc-tireur. Scènes reçues de la campagne 1870-1871 "par Etienne J. Fort, ingénieur des Arts et Métiers. Publié en feuilleton dans le journal local "L'Union Républicaine", puis réuni et complété en un volume à la Librairie des Facultés - 1934.

• "Les Prussiens à Melun, 70-71. Notes prises pendant l'occupation allemande", par Julliot. A Melun chez Hérissé. imprimeur.

• A. Roux : *Souvenirs de l'Occupation à Nemours*". Nemours, 1877.

• Paul Domet. *Histoire de la Forêt de Fontainebleau*. 1873.

• *L Abeille de Fontainebleau*, hebdomadaire. Nombreux numéros entre le 22 juillet et le 11 novembre 1870, puis du

29 mars au 3 novembre 1871 (publication suspendue entre ces deux périodes).

ASSOCIATION DES AMIS DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

• *La République de Seine-et-Marne*, supplément au n° du 23 novembre 1989, 13ème partie de la chronique des anciens maires de Melun. Excellent article, citant en particulier l'ouvrage du GI Délivré "Mobiles et Francs-Tireurs de Seine-et-Marne".

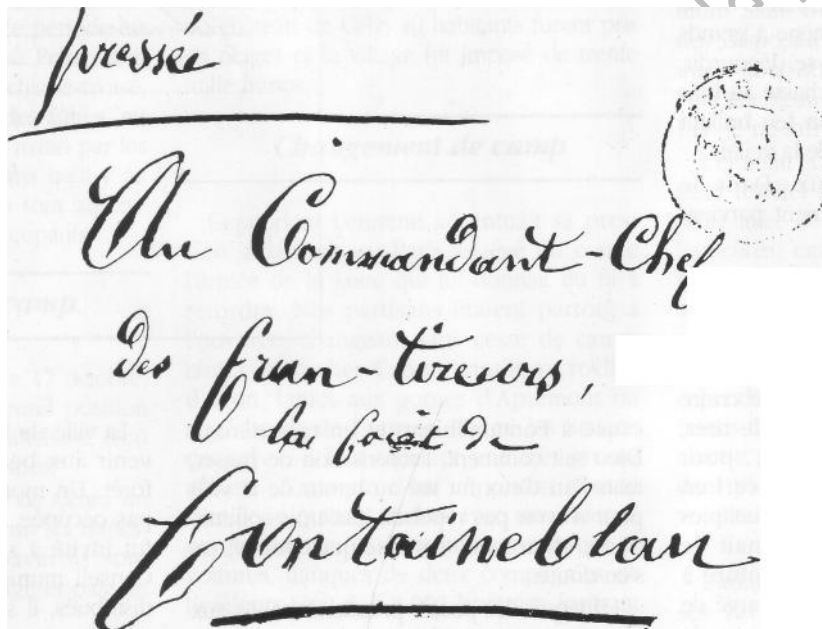
• *L'Illustration*. Plusieurs numéros de 1870.

• *Pignard-Péguet. Histoire illustrée des Départements. Seine-et-Marne*, 1911.

• *L. et P. Funcken. Costumes et Armes des Soldats de tous les temps*, tome 2. Ed. Casterman.

• *et divers ouvrages spécialisés et dictionnaires encyclopédiques.*

J'adresse tous mes remerciements à notre ami Paul VAYSSIERES, qui effectua pour moi de longues recherches à la Bibliothèque de Melun.



Fac-Similé : Adresse de la lettre dénonçant un traître.
Tiré de l'ouvrage d'Étienne Fort